



La Quinzaine littéraire n°17  
du 1er décembre 1966

## Lukács : Revenir au concret

### ENTRETIEN

*Son appartement est situé au dernier étage d'un immeuble qui donne sur le Danube. Des livres tapissent les murs. Je regarde au hasard : œuvres complètes de Hegel et de Marx. Sur le bureau, des livres, des revues en hongrois, en allemand, en français. C'est ici que depuis dix ans Lukács poursuit ses travaux. On sait qu'il fut ministre de la Culture dans le gouvernement d'Imre Nagy. Après l'écrasement de la révolution hongroise, Lukács vécut pendant quelques mois, en exil forcé, en Roumanie. Depuis son retour, il s'est attelé à la tâche de terminer sa somme philosophique. Un premier tome de plus de mille pages en a déjà été publié en allemand.*

**G. L.** J'ai commencé ma véritable œuvre à soixante-dix ans. On semble croire qu'il existe des exceptions aux lois matérielles. Dans ce domaine, je suis un adepte d'Épicure. Moi aussi, je vieillis. J'ai longtemps cherché ma véritable voie. J'ai été idéaliste, puis hégélien. Dans *Histoire et Conscience de classe*, j'ai essayé d'être marxiste. Pendant de longues années, j'ai été fonctionnaire du parti communiste, à Moscou. J'ai pu relire, de Homère à Gorki. Jusqu'en 1930, tous mes écrits consistaient en expériences intellectuelles. Puis ce furent des ébauches et des préparatifs. Même si ces écrits sont dépassés, ils ont pu donner à d'autres une impulsion.

Il peut paraître étrange que j'aie dû attendre soixante-dix ans pour me mettre à la rédaction de mon œuvre. Une vie ce n'est pas grand-chose. Regardez Marx, ce génie colossal. Il n'a réussi qu'à donner une esquisse de sa méthode. On ne trouve pas dans son œuvre toutes les réponses. Il était de son temps. J'utilise sa méthode pour mon œuvre sur l'esthétique. S'il vivait aujourd'hui, je suis persuadé qu'il écrirait sur l'esthétique.

*J'interroge Lukács sur ses amitiés de jeunesse alors qu'il était étudiant à Heidelberg. A-t-il connu Heidegger, Stefan George ?*

**G. L.** Je n'ai jamais connu ni George ni Heidegger.

*On dit que ce dernier a collaboré avec les nazis ?*

**G. L.** On n'a pas besoin de le dire. Heidegger était un nazi. Il n'y a aucun doute là-dessus. D'ailleurs, il a toujours été réactionnaire.

*Quels étaient vos amis ?*

**G. L.** Max Weber, avec lequel j'étais très lié.

*Lukács est en tenue de travail : pantalon sombre, veste kaki. Petit et mince il donne l'impression de posséder un monde. On oublie qu'il a quatre-vingt-deux ans. On revient aux contemporains.*

**G. L.** J'ai peu confiance dans la direction de la pensée contemporaine en Occident, qu'il s'agisse du néo-positivisme ou de l'existentialisme. Je trouve qu'il est plus utile de relire Aristote pour la vingtième fois.

*Vous vous intéressez à la sociologie ?*

**G. L.** Wright Mills m'intéressait beaucoup. Il avait le sens de la réalité. Dans la sociologie américaine il a été une exception. Cette sociologie ne me satisfait point. Séparer la sociologie de l'économie me semble académique. Marx ne les dissociait pas.

*On parle beaucoup de Marx jeune ...*

**G. L.** C'est une invention de notre temps. La contradiction qu'on cherche dans son œuvre est fictive. Il n'a cessé d'approfondir sa philosophie. Voyez-vous, il s'intéressait d'abord à la réalité. Depuis Aristote, il est celui qui a eu le sens de ce qui est uni ou séparé, non dans les livres, mais dans la réalité. C'est pour cela que j'élabore une ontologie sociale. La sociologie de groupe ? Une invention pour manipuler la société. Iriez-vous séparer par exemple le mouvement jacobin des groupes jacobins ? En sociologie, il est nécessaire d'aller jusqu'au fondement objectif des mouvements. Il faut prendre les grands événements de la vie sociale dans leur totalité. Autrement, comment expliquer que des inventions géniales surgissent en même temps dans différents pays et dans différents domaines ? Comment comprendre le lien qui rattache Newton et Leibniz ? Les événements isolés n'ont aucun sens si on ne les place pas dans la perspective d'une totalité.

*Pourtant, l'aliénation ...*

**G. L.** L'aliénation a existé dans toutes les civilisations. Depuis un demi-siècle, elle existe sous une nouvelle forme. Nombreux sont ceux qui croient qu'il s'agit là d'une conséquence de la technologie, alors qu'une étude de la totalité montre que la technique n'est pas une force fondée en elle-même, mais une conséquence

du mouvement des forces productives. Elle dépend de la structure sociale. Il faut toujours recourir à la méthode marxiste.

*Nous revenons à la littérature. Que pensez-vous des nouvelles recherches techniques ?*

**G. L.** Tout dépend de ce à quoi on applique la technique. Regardez le monologue intérieur chez James Joyce et chez Thomas Mann. Pour Joyce, cette technique est un fait en soi, Thomas Mann l'utilise comme mode de construction, pour faire apparaître quelque chose d'autre. En dépit de ses multiples déguisements, une grande partie de la littérature moderne est encore naturaliste. Elle n'offre qu'un tableau superficiel de la vie, sans refléter la réalité.

*Et le théâtre de l'absurde ?*

**G. L.** L'absurde n'est rien d'autre que le grotesque. Rien de neuf là-dedans. Voyez Goya, Hogarth, Daumier. Chez eux, l'absurde vient de la comparaison de deux états : l'état normal et sa déformation. Le grotesque n'a de sens que s'il est mis en relation avec l'humain. Chez plusieurs écrivains contemporains, l'absurde n'est pas en relation avec l'humain ; il est considéré comme un état naturel. Si l'on ne distingue pas ce qui est humain de ce qui ne l'est pas, c'est le sens de l'humain qui est perdu. On n'obtient rien d'autre qu'une photographie immédiate d'un certain aspect de la vie. Encore une nouvelle forme du naturalisme ! Si Eugène O'Neill est un admirable dramaturge, c'est qu'il propose une dialectique vivante des rapports entre l'humain et le grotesque. Prenons un autre écrivain : le romancier Jorge Semprun. Il utilise le monologue intérieur pour évoquer le combat contre l'aliénation fasciste. Chez Beckett, ce combat n'existe pas. Il capitule devant l'aliénation moderne.

*C'est là, chez vous, une prise de position politique ?*

**G. L.** Nullement. Un autre écrivain que j'admire est Thomas Wolfe. Son œuvre est un combat contre l'aliénation dans la vie américaine. J'admire également Styron et Elsa Morante qui, à mon avis, est plus douée que son mari, Moravia. Je ne prône ni une technique ni une idéologie. Ce que je défends, c'est l'intégrité de l'homme et je m'oppose à une littérature qui mène à la destruction de cette intégrité. Je ne nie pas la valeur de Joyce ou de Proust. Le premier est un excellent observateur et Proust un écrivain très important. Son œuvre continuera d'exercer une profonde influence sur la littérature parce qu'on y trouve une dialectique du passé et du présent. Cela nous permet de situer le problème de l'aliénation. Il n'en demeure pas moins que le passé n'a de véritable sens que dans la mesure où il agit sur le futur. Je ne parle pas uniquement des sociétés, mais également des individus. Cette recherche du temps perdu est le fait d'un

homme qui n'a pas de futur. La véritable source de toute l'œuvre de Proust se trouve dans le dernier chapitre de *l'Éducation sentimentale*, quand Frédéric Moreau se remémore son passé.

*Et Sartre?*

**G. L.** C'est un homme très vivant. Je le comprends beaucoup mieux depuis que j'ai lu *les Mots*. Quelle œuvre admirable ! Il explique cet homme qui n'a jamais eu de contact avec la réalité. J'attends que Sartre subisse le choc de la réalité. Il a été courageux lors de la guerre d'Algérie.

*Et comme philosophe ?*

**G. L.** Il a fait des progrès depuis *l'Être et le Néant*. Il est plus près du marxisme. Cependant, il y a chez lui une faiblesse. Quand la vie l'oblige à changer de point de vue, il ne veut pas le changer radicalement. Il veut donner l'illusion de la continuité. Dans sa *Critique de la raison dialectique*, il accepte Marx, mais il veut le concilier avec Heidegger. Vous voyez la contradiction. Il y a un Sartre numéro un au début de la page, et un Sartre numéro deux à la fin de la même page. Quelle confusion dans la méthode et dans la pensée !

*Croyez-vous que l'écrivain a un rôle social à jouer ?*

**G. L.** Les existentialistes ont faussé le problème. On ne choisit ni le lieu ni la date de sa naissance. Nous disons oui ou non à la réalité qui existe malgré nous. L'homme est un être « répondant ». Il dépend de lui de dire oui ou non mais il ne dépend pas de lui de dire oui ou non à la réalité telle qu'elle existe. Et cette réalité est celle d'aujourd'hui. Il ne dépend ni de vous ni de moi qu'il y ait des voitures dans la rue, ou que vous aimiez votre femme et non l'amie de votre grand-mère. Le seul choix que vous avez à faire est de ne pas traverser la rue ou de ne pas aimer votre femme. Le rapport entre la liberté intérieure et les nécessités extérieures est très complexe. Marx n'a pas nié l'existence du choix. Cela commence par le travail : le maçon choisit une pierre, et ce choix fait que son travail est bon ou ne l'est pas. Toujours est-il qu'il ne peut choisir qu'entre deux pierres, non entre une pierre et un morceau de bronze. Le problème de la liberté et de la nécessité sociale se traite dans une perspective d'évolution historique. C'est un problème dialectique. Considérer la liberté sur un plan abstrait conduit aux positions fausses. Je m'oppose au bureaucrate qui définit la fonction de la littérature. Sur le stalinisme, qui est une déviation du marxisme, je n'ai pas hésité à exposer mes opinions du temps de Rákosi, j'ai fait une conférence pour exprimer ces idées. On ne peut parler de la liberté si on n'analyse pas la situation concrète. Je suis pour la liberté de l'écrivain, mais il faut s'entendre. Quand dans un pays socialiste on empêche un écrivain de

s'exprimer, je m'élève contre la confiscation de sa liberté, mais ce n'est pas pour accepter votre liberté à vous, capitalistes. Très jeune, j'ai compris cette leçon. Pendant un bref moment, j'ai été critique dramatique dans un grand journal. Mes chroniques ne plaisaient pas et j'ai dû quitter mon emploi. Vous savez comme moi que la liberté de presse n'existe que d'une manière relative. Quand, dans les pays capitalistes, on écrit dans un journal, on connaît les limites à ne pas dépasser. On pratique des accommodements. De cette manipulation raffinée à la liberté, il y a loin. Le bureaucratisme qui menace l'écrivain et le journaliste dans les pays socialistes n'est qu'une autre forme de manipulation, brutale celle-là. Si vous voulez qu'on discute de ces deux formes de manipulation, notre controverse pourrait avoir un sens, mais je n'accepte pas la prétention qui veut que, d'un côté, la liberté existe, et que, de l'autre côté, elle soit absente.

Je suis contre la discussion abstraite. Le marxisme nous ramène toujours au concret.

Propos recueillis par Naim Kattall.